



Georges **Bogey**

La Maison des
Caméléons

livres
du **Monde**

HORS COMMERCE

TEXTE OFFERT PAR L'AUTEUR ET
LES ÉDITIONS LIVRES DU MONDE

© Éditions Livres du Monde 2012

www.livresdumonde.fr

Tous droits réservés

*

Vivre, c'est ne pas se résigner.

Albert Camus, Noces.

Sommaire

Les chrysalides	4
Le cahier de Charles.....	17
Le cahier de Karen	44
L'Association Caméléon.....	73

Les chrysalides

Joy ouvrit et ferma sa main plusieurs fois de suite. Ce qu'elle avait trouvé lui semblait sans intérêt. Elle aurait dû jeter ces deux objets bizarres et inutiles pour se remettre à fouiller immédiatement dans le tas d'ordures auprès de sa grande sœur. Pourtant, c'était plus fort qu'elle, fascinée, elle continuait d'observer sans bouger ces choses oblongues et ternes pas plus grosses que son petit doigt, qui avaient la texture d'un papier rêche, fin, cassant et qui lui semblaient tièdes, mais cette tiédeur provenait sans doute de la chaleur de sa paume.

Sa sœur, la voyant immobile et comme hypnotisée, s'approcha d'elle.

« On dirait des chrysalides de papillon, dit-elle. On nous en a montré quand j'étais à l'école. Je ne vois pas comment elles pourraient éclore ici. Aucun papillon ne sort des poubelles ! Elles sont fichues ! »

Elle pensa aussitôt : fichues comme

nous, ma petite Joy, fichues comme nous ! Le dire à haute voix n'aurait servi à rien. Ni pleurnicharde ni résignée, Karen utilisait son énergie pour survivre, non pour se lamenter. Elles s'éloignèrent un peu et déposèrent les deux chrysalides avec une sorte de recueillement en bordure de la colline de détritrus, là où ni les camions, ni les engins de déblaiement ne viendraient les écraser.

C'est du moins ce que l'une et l'autre voulaient croire.

Karen et sa petite sœur Joy vivaient depuis près de six mois dans un abri délabré construit avec quelques planches vermoulues et des lambeaux de bâche dans le bidonville de la montagne fumante d'Iloilo. Karen avait quinze ans et Joy dix. La monstrueuse décharge à ciel ouvert était un ensemble de collines putrides dont certaines atteignaient vingt mètres de haut. C'était à la fois le lieu de vie et le seul moyen de subsistance pour des centaines de miséreux

déguenillés, crasseux et faméliques qui, tant bien que mal, survivaient ici à l'extrémité ultime de la chaîne de la consommation. Dans ce cloaque où on déversait des tonnes d'immondices déjà fouillées dix fois, les plus malins et les plus forts parvenaient à récupérer, pour les vendre, des débris de bois, des éclats de verre, des restes de plastique, des bouts de ferraille, tandis que les moins habiles et les plus faibles arrivaient tout juste à se nourrir de déchets. Tous vivaient dans la peur des éboulements, des blessures, des maladies, le moindre accident pouvant ici devenir mortel.

Karen souffrait de ce mode de vie bien plus que Joy parce que, pour l'avoir partiellement vécue, elle savait qu'une vie plus humaine était possible ailleurs. Elle était allée à l'école jusqu' à l'âge de douze ans, année du décès de leur mère. Après avoir été battue et violentée par son père et ses frères pendant plus de deux ans elle avait réussi

à s'enfuir en emmenant sa sœur. La perversité et la cruauté des hommes avaient fait de l'enfant naïve qu'elle était une adolescente malheureuse mais déterminée. Elle se sentait investie de la double responsabilité de sauver sa sœur et de se sauver elle-même. Après avoir fui ces hommes malfaisants qu'elle ne considérait plus comme sa famille elle était venue s'installer ici dans ce cul de sac sordide.

Elle n'avait pas l'intention d'y croupir bien longtemps. Pour l'heure elle n'avait pas le choix et si elle acceptait bon gré mal gré de s'adapter à ses nouvelles conditions de vie, jamais elle ne confondait adaptation et résignation.

Lorsque Karen imagine une vie meilleure, deux images lui viennent : elle voit une maison agréable au milieu de la verdure et des arbres où vit une famille unie avec, à proximité, une école pleine d'enfants studieux et rieurs. Karen disait souvent à Joy que la connaissance était un vrai

bonheur et que ce bonheur-là elles le redécouvriraient un jour en allant en classe. Ne se souvenant guère de sa vie d'avant, où ne voulant pas s'en souvenir, Joy avait décidé que ce monde de fange était le monde et elle ne concevait pas un monde meilleur.

Dans ce milieu précaire où elles étaient toutes deux des proies faciles Karen cherchait de l'aide en permanence mais, comme elle n'avait confiance en personne, elle se gardait bien de le montrer. Quand elle avait entendu parler du *Français* qui vivait dans la montagne fumante, elle ne s'en était pas préoccupée. C'était une curiosité qui ne l'intéressait pas, d'autant qu'elle avait la certitude qu'il était impossible pour un étranger de survivre longtemps dans cet enfer. Lorsqu'elle le croisa pour la première fois, elle serra instinctivement sa sœur contre elle et le fixa d'un regard dur pour bien lui montrer qu'il ne devait pas les approcher. Quelques jours plus tard, présent par hasard au moment où un homme l'agressait, il s'interposa et le mit

en fuite. Elle découvrit, à cette occasion, qu'il était un homme à la fois courageux et doux. Il mâchouillait quelques mots du dialecte d'Iloilo, elle ânonnait quelques mots d'anglais, ils arrivèrent à se comprendre. Elle ne savait pas pourquoi il était tombé aussi bas et ne cherchait pas à le savoir.

Il gagna peu à peu sa confiance et ils commencèrent à se rendre mutuellement des services. Cette collaboration à deux allait, sans qu'ils l'aient prévu ni l'un ni l'autre, donner naissance à une véritable petite coopérative qui permettrait à quelques uns d'envisager des jours meilleurs. En quelques mois, ils réussirent à rassembler autour d'eux une dizaine de personnes qui, au lieu de se concurrencer et se jalouser, mutualisaient leurs efforts et s'entraidaient.

*

Tout le monde connaissait les dangers

de la montagne fumante. Celui que beaucoup appelaient le *Français* et quelques-uns Charles, disparut dans un monstrueux glissement de terrain, un an à peine après son arrivée dans le bidonville. Une pelleteuse réussit à dégager son corps et une ambulance le transporta à la morgue de l'hôpital. Karen, qui grâce à lui commençait à retrouver un peu le goût de vivre, fut anéantie par sa disparition. Tout ce qu'elle avait réussi à occulter revenait sur elle avec une violence accrue : les odeurs pestilentielles, la fumée asphyxiante, les nuées de mouches, la bestialité des hommes, les dangers multiples, visibles ou cachés. Elle finit par envier le disparu. Lui, au moins, se trouvait définitivement à l'abri des abîmes que la misère creuse à chaque pas sous les pieds des indigents. Elle fut tentée de disparaître comme lui, mais, bien plus fort que la tentation de mourir, elle avait le désir profond de vivre chevillé au corps. Et puis sa sœur était là qui avait besoin d'elle. Comme si cela lui revenait de droit, Karen

récupéra ce qui appartenait à Charles, presque rien à vrai dire : son passeport et un cahier à moitié rempli d'une écriture noire illisible pour elle.

Désemparée, elle feuillette le cahier. Les pages qui tournent lui font penser aux battements d'ailes des papillons. Elle repense alors aux chrysalides et va voir avec Joy ce qu'elles sont devenues. Les enveloppes sont desséchées, racornies, vides et ne ressemblent plus à rien. Karen dit à sa sœur que les papillons s'étaient envolés, qu'ils volaient maintenant tous les deux au-dessus des collines de détritrus mais qu'on ne les voyait pas à cause de la fumée. Ni l'une ni l'autre ne croyait à cette histoire mais faire semblant d'y croire les consolait un peu.

La nuit suivante, Karen rêva que la montagne fumante se volatilisait et se transformait en un vol immense de papillons. La nuée dense qu'ils formèrent s'éparpilla lentement dans le ciel en éclats multicolores

de plus en plus vifs et bientôt elle ne distingua plus les papillons lumineux des étoiles. À l'emplacement de la décharge disparue il y avait une prairie fleurie où des enfants jouaient. Quand elle se réveilla, la métamorphose de la fumée en papillons, des papillons en étoiles et du dépotoir en pré fleuri, l'illumina. Sans le formuler, elle interpréta ce rêve comme un appel : elle devait impérativement abandonner la montagne fumante afin de partir à la recherche des enfants qui jouent dans les prairies en fleurs. Elle rassembla son maigre bagage et, tenant fermement sa sœur par la main, elle s'en alla sans but précis sinon celui de tourner le dos à la décharge, cet endroit sinistre où elle n'avait plus aucun avenir. En chemin, son cœur se serra. Charles lui avait parlé de sa mère et à quel point elle avait souffert quand il était parti. Si elle gardait son passeport, personne ici ne connaîtrait son identité et personne là-bas n'apprendrait son décès. À l'autre bout du monde une mère allait attendre indéfiniment des

nouvelles de son fils. Mieux vaut souffrir du deuil que de l'attente, se dit Karen. Comme elle ne voulait pas être la cause d'un mal pire que le mal elle se rendit à l'hôpital pour y déposer le passeport et le cahier.

« C'est à l'homme qui est mort hier sous les décombres. On l'a amené ici. Il a une mère, prévenez la ! »

Elle ne dit rien de plus et elle disparut avec sa sœur sans que personne n'ait eu le temps de l'interroger.

*

Trois jours plus tard, la mère de Charles, Jeanne Balmaz-Villaz, à qui on avait annoncé la mort de son fils, arrivait à l'hôpital d'Iloilo. Dès son arrivée, le chef de service l'informa sans trop de ménagement qu'ils s'étaient trompés !

« On a voulu vous prévenir mais vous étiez déjà partie. Votre fils est vivant. Dans le coma, mais vivant... »

Hébétée, tétanisée, pâle à faire peur, Jeanne considéra le médecin qui lui donnait cette information. Elle ne savait pas si elle devait le gifler ou l'embrasser.

« C'est vrai, on l'a cru mort. Il faut comprendre qu'on ait pu se tromper... avec les tonnes d'ordures qui l'ont écrasé. »

Le médecin poursuivit :

« Il ne bouge pas, il n'ouvre pas les yeux, il ne parle pas. En vérité, personne ne sait vraiment si... »

Jeanne le coupa sèchement :

« Oui ! Je ne suis pas idiote ! Le coma, je connais ! Personne ne sait s'il va se réveiller ! Je sais ! »

Il ne s'offusqua pas de sa brutalité.

« C'est vrai ! Vous avez raison. Pour le reste : il a une fracture du bassin, trois côtes enfoncées, fémur, clavicule et bras cassés côté gauche, beaucoup de contusions, des plaies et des hématomes sur tout le corps. Un vrai miracle qu'il soit vivant. Il est jeune, son état général est bon, il va se re-

mettre de ses blessures mais sur le plan cérébral c'est l'inconnu. Passez le plus de temps possible auprès de lui et parlez lui sans arrêt. La jeune fille qui nous a donné le passeport a laissé également un cahier qui lui appartient. Que ce cahier soit arrivé jusqu'à vous, ça aussi c'est un miracle ! »

Il lui remit le passeport et un cahier informe, tout taché et corné.

« Une jeune fille ! Quelle jeune fille ?

— En fait elles étaient deux. Une adolescente d'une quinzaine d'année et une petite fille de dix ans à peu près, toutes deux déguenillées et crasseuses, comme on en voit beaucoup ici malheureusement. Elles ont disparu sans se faire connaître. On n'a pas eu le temps de leur poser la moindre question. »

*

Jeanne passait la plus grande partie de ses journées auprès de Charles. Elle lui li-

sait et relisait le cahier à haute voix en l'entrecoupant parfois de ses propres commentaires. Elle ne savait pas si cette lecture pouvait éveiller quelque chose en lui, mais elle avait la certitude que si elle ne le faisait pas, son fils mourrait.

* * *

Le cahier de Charles

Les bonnes fées se sont penchées sur mon berceau, c'est un lieu commun de le dire et ce fut un enchantement de le vivre... au moins jusqu'à mon adolescence. N'ayons pas peur des mots : je suis beau, fort, riche et intelligent ! Et ce n'est pas tout. Je vis dans un village de rêve, Megève, dans un pays de rêve, la France, à deux pas de cet autre pays de carte postale qu'est la Suisse. De toutes les fenêtres de notre chalet nous avons une vue imprenable sur le mont Blanc entouré de ses sommets mythiques.

Je m'appelle Charles Auguste Balmaz-Villaz et dès ma petite enfance, mon père a voulu me convaincre que l'atavisme attaché à ce nom (et à ce prénom !) était l'infaillible sésame qui ouvrait les portes dorées de la réussite sociale. Le jour où j'ai été reçu au bac, j'ai dit à mes parents que je ne vou-

lais être ni général, ni chirurgien, ni ministre, ni chef d'entreprise ou quelque chose du genre mais poète et que désormais je souhaitais qu'on m'appelât simplement Charles, parce que Baudelaire ! Assez pompeusement, du haut de mes dix-huit ans, j'ai ajouté que je voulais être le père de quelque chose et non le fils de quelqu'un, que je voulais vivre ma propre vie et non la leur, enfin que je devais rompre le lien et m'éloigner d'eux afin de ne pas traîner toute ma vie le boulet de cette trop lourde filiation. Ils m'ont répondu conjointement, chacun avec leurs propres mots, que j'étais ridicule, stupide, idiot, irresponsable, suicidaire... J'ai tenu bon ! Je n'ai intégré ni polytechnique, ni l'ENA, ni HEC, mais j'ai fait des études de lettres sous le nom de Charles Balmaz. À vingt-huit ans, une agrégation et un doctorat en poche, j'ai bouclé mon sac à dos et je suis parti, provoquant ainsi une nouvelle colère et une nouvelle souffrance chez ma mère, veuve depuis un an.

Jeanne interrompt sa lecture. Elle dit à Charles : ton père et moi nous avons vraiment cru que tu avais perdu la raison quand tu as pris cette allure de poète maudit. On a pensé, c'est une posture, notre fils est un révolté d'opérette, il va vite comprendre où se trouve son intérêt et rentrer dans le rang. Curieusement, malgré la peine que cela m'a fait, ton départ pour les Philippines m'a apaisée. Je ne sais pas ce que ton père en aurait pensé, mais moi j'ai trouvé que ce voyage était un acte cohérent. Tu mettais en adéquation tes idées et tes actes. Cela m'a rassuré sur ta santé mentale mais pas sur tes perspectives d'avenir. J'avais peur. Terriblement peur.

Elle poursuit la lecture.

Je ne suis pas venu aux Philippines pour faire du tourisme mais pour me confronter au malheur. La misère de ce pays, que j'ai découverte dans des reportages et divers ouvrages très documentés, a donné corps à

mon projet : je veux vivre là où les plus déshérités vivent, subsister en farfouillant dans les déchets avec eux et, pour eux, écrire un livre qui racontera ce qui se passe dans les bas-fonds des bas-fonds. J'ai payé mon billet aller, détruit ma carte bancaire et je suis arrivé à Iloilo avec un dollar en poche. Je me suis installé au milieu du dépotoir dans un abri fabriqué avec quelques planches et des bouts de plastique.

Dans la montagne fumante, la vie est pire que ce que j'imaginai. Les odeurs nous retournent le cœur, les fumées nous étouffent, la chaleur nous suffoque, les mouches nous rendent fous, avec en bruit de fond quasi permanent ponctué par des chocs métalliques, le grondement sourd des camions et des bulldozers dont les conducteurs ne se soucient pas plus des humains qui s'affairent que de la vermine qui grouille. Ce qui rythme la vie ici, ce ne sont pas les aiguilles des montres – il n'y en a plus – ni le mouvement du soleil – on ne le voit pas – mais la rotation des camions,

souvent délabrés, qui déversent une quantité impressionnante de rebuts de toutes sortes. Une foule en haillons se rue sur le tas d'immondices au fur et à mesure qu'il se constitue et chacun, le crochet de fer en avant, tente de se servir le premier ; les plus agiles – en majorité des enfants – s'accrochent aux montants des camions et crochètent de leur main libre ce qui passe à leur portée quand la benne s'ouvre pour vomir son contenu. Il y a ceux qui voient ce que les autres ne voient pas et sans se mêler à la cohue s'en saisissent ; les plus forts font place nette autour d'eux, les plus malins se faufilent partout, enfin restent les moins forts et les moins rusés qui ne récoltent presque rien. On l'a compris, la loi en vigueur ici est la loi de la jungle. Les plus faibles sont condamnés d'office, seuls les plus costauds ou les plus rusés ont des chances de survivre. Pourtant, il m'est impossible de considérer tous ces gens qui s'affairent dans les détritiques comme une

bande de charognards aux aguets car, partout autour de moi, je les vois sourire et je les entends parler et rire. Ce sont leurs sourires, leurs mots et leurs rires qui, les sauvant de la déchéance, les maintiennent debout dans l'humanité. Si les démunis parlent et rient comme les nantis alors pourquoi ce gouffre sans nom entre ces deux mondes ?

Au milieu de cette laideur, au moment où je m'y attends le moins, me revient en mémoire la beauté des paysages de la Haute-Savoie. Un entrecroisement de douces vallées avec en arrière plan la masse rugueuse et hérissée des aiguilles de Chamonix, à la fois granit massif et dentelles légères, presque irréelles, enveloppées d'une brume vaporeuse. J'imagine le soir qui tombe là-bas sur ces vallées au vert tendre piquetées de chalets fleuris. Je vois un troupeau de moutons, des enfants qui reviennent de l'école, un char à foin devant une grange, deux chevaux dans une prairie, le clocher à bulbe d'une église. Les

vaches rentrent pour la traite et j'entends le doux martèlement de leurs sabots sur les chemins herbeux avec en contrepoint la musique des clarines et les aboiements des chiens de berger. Un vol de corbeaux passe en froufroutant. Le ciel rosit à l'ouest puis se teinte de mauve et lentement brunit. La première étoile, le croissant effilé de la lune, un dernier coup de vent, la forêt de sapins qui soupire puis tout à coup le silence et la nuit. Je m'endors dans ce paysage idyllique.

Je n'ai pas dormi bien longtemps !

Je me réveille en sursaut ! J'étouffe, je suffoque. Il y a un incendie quelque part dans la décharge, la fumée est encore plus puante et oppressante que d'habitude.

Jeanne s'adressa à Charles.

C'est vrai ! Pourquoi les montagnes rayonnantes et parfumées des Alpes d'un côté et les montagnes fumantes et puantes des Philippines de l'autre ? Qui peut rapprocher les montagnes, je te le demande. Je t'entends me répondre : si

chacun de nous tente de le faire, les montagnes finiront par bouger ! Ta réponse me désole et m'émerveille... Elle reprit sa lecture.

Depuis quelques jours je rencontre assez souvent deux filles, une adolescente et une enfant, deux amies ou deux sœurs, je ne sais pas. Je ne peux donner d'âge ni à l'une ni à l'autre et ne saurais dire si elles sont belles ou laides, aimables ou détestables, tant ici la misère et la crasse lamentent et uniformisent les repères qui nous aident habituellement à dessiner les contours d'une personnalité. Tout le monde ressemble à tout le monde, c'est-à-dire à personne, c'est-à-dire à presque rien. Je n'échappe pas à la règle. Comme tout le monde je vis dans un taudis de bois pourri, comme tout le monde je suis noir de crasse et je pue, comme tout le monde je suis maigre et affamé. Tout à coup, j'ai honte ! Non ! Je ne suis pas comme tout le monde ! Moi, je suis libre et je peux quitter ce trou infect quand je veux. Je n'appartiens pas à

la masse des pauvres mais à la caste des riches ! Bientôt, je rejoindrai la France où, gluant de bonne conscience, je ferai la promotion de mon bouquin. On dira de moi, c'est le type qui a vécu dans la montagne fumante avec les chiffonniers des Philippines, comme on dit c'est le joueur de foot qui a marqué cinq buts pendant la coupe du monde. Non ! Je ne veux pas de ça : je ne suis pas venu ici pour mettre en scène le malheur du monde et en faire un spectacle. Je ferai tout pour que mon livre (qui n'est pas encore écrit !) ne soit ni la consolation des *braves gens* ni la jubilation des voyeuristes mais une incitation à bouger et à faire bouger les choses. J'aimerais tant que les lecteurs, après avoir lu ce livre, partent sur les chemins défoncés pour réparer le monde déglingué même s'ils ne savent pas par quel bout commencer. C'est ce type d'ouvrage que je dois écrire, sinon rien. À ceux qui, narquois ou éplorés, me disent que je veux déplacer les montagnes, je ré-

ponds que, si tout homme de bonne volonté déplaçait une ou deux poignées de cailloux, les sommets de la misère auraient du souci à se faire.

Elle s'appelle Karen. C'est une jeune fille courageuse et vive. La petite Joy est sa sœur. C'est parce que j'ai pu l'aider dans une situation délicate que nous nous sommes rapprochés. Je me suis trouvé au bon endroit au bon moment.

Voilà ce qui s'est passé. Sur un ton mielleux qui cachait mal sa libidineuse agressivité, un homme est venu dire à Karen qu'elle et sa sœur l'intéressaient. L'altercation a été brève. En serrant Joy contre elle, le pic devant elle, Karen lui dit avec rage :

« Je ne veux rien de toi ! Ce n'est pas parce qu'on vit dans une poubelle qu'on est des déchets. Laisse-nous ! »

Sans se soucier de la menace, l'homme a fait un pas vers elle. C'était sans compter sur sa détermination. Il n'a pas eu le temps de s'esquiver, le pic de la jeune fille lui a déchiré le flanc et sa chemise en loques

s'est aussitôt tâchée de sang. Au moment où, rendu furieux par sa blessure, il allait se jeter sur elle, je me suis interposé et je l'ai injurié en le menaçant moi aussi de mon pic. Il a hésité une seconde et s'est éloigné tranquillement sans se retourner, comme si rien ne s'était passé.

Je viens de me faire un ennemi mortel et une nouvelle amie. Je baragouine deux ou trois mots d'hiligaynon le dialecte local, Karen se débrouille assez bien en anglais, nous arrivons donc à communiquer.

J'apprends qu'elle vient d'avoir quinze ans, qu'elle est allée à l'école jusqu'à douze ans à peu près, et aussitôt après la mort de sa mère elle a vécu l'enfer ; elle refuse d'entrer dans les détails mais je comprends sans peine que son père et ses deux frères l'ont maltraitée et violée pendant près de deux ans. Quand ils ont commencé à s'en prendre à sa petite sœur elle ne l'a pas supporté : elle s'est rebiffée et elles ont fui droit devant elles. Ensuite, au hasard des rues, de points de chute provisoires en refuges

précaires, elles ont dégringolé la pente pour échouer toutes les deux dans la montagne fumante.

Grâce à cette présence féminine, même si elle est d'une infinie tristesse, je me prends à rêver d'un monde où la coopération et la solidarité existeraient, un monde où il n'y aurait plus cette foire d'empoigne autour d'un tas d'ordures excrémentielles, un monde sans odeurs putrides, un monde où les vols de papillons bleus remplaceraient les myriades d'insectes noirs, un monde où l'on prendrait soin des enfants, où l'on n'aurait plus peur de son voisin, où l'eau serait pure, un monde où plus personne n'aurait faim, où plus personne ne violerait personne. La violence de ce qui se passe ici me dépasse mais je veux dépasser ce qui me dépasse. Je vais rester et je jure que si je sors de cet immonde borbier je n'en sortirai pas seul. Je ne sais pas encore comment mais je veux créer un appel d'air vers la sortie et cette sortie se fera par le haut !

Le regard de ces deux filles dans la détresse ouvre la perspective du chemin.

Ça y est ! M'y voilà ! Sans avoir rien prévu ni calculé, j'ai réussi à constituer une équipe à deux, puis à trois, puis à cinq, puis à huit. Beaucoup comprennent l'intérêt de travailler collectivement et ils sont de plus en plus nombreux à vouloir se joindre à nous. Tant pis si je fais des frustrés mais je refuse de voir grossir notre groupe trop vite. Notre organisation est simple. On se relaie pour qu'il y ait toujours une équipe reposée à l'arrivée des camions. Tout ce qu'on récolte on le met en commun et on se partage les produits de la vente. On prend au moins un repas par jour ensemble. On a même mis au point un service de garde pour les trois enfants de notre petite « entreprise. » Ce qui ressemble de plus en plus à une communauté de travail commence à bien fonctionner et nous fait redécouvrir la dignité et la solidarité.

Bientôt nous abandonnerons ce monde de coprophages et après nous être douchés,

désinfectés, épouillés, habillés, nous irons de nouveau nous confronter au monde extérieur. Certes, chacun est préoccupé par sa propre survie, mais nous avons tous et toutes le désir de construire un monde où il est possible de vivre ensemble. Nous marchons dans un désert de pages blanches de sable et de sel, la lumière nous aveugle, la chaleur nous assomme, la poussière inféconde grésille sous nos pas et quand le sable stérile mêlé aux scories s'envole il obstrue nos narines et nos bouches. Pourtant nés de rien, surgie de nulle part, la vallée fertile, la terre et l'eau, la lumière et la paix, l'amour...

Jeanne s'adressa de nouveau à son fils.

Tu te rappelles ce que je t'ai dit quand tu faisais tes bagages ? Moi je m'en souviens bien : « Mon pauvre Charles ! Tu n'es qu'un poète évaporé ! Sauver le monde ! Mais pour qui tu te prends ? Pour le Christ ? La barre est bien trop haute pour toi mon pauvre garçon ! Tu ne vas rien faire pour le bonheur du monde et tout faire

pour notre malheur. » Voilà ce que je t'ai dit. Je me suis trompée, Charles, je me suis trompée. C'est toi qui avais raison quand tu me disais que l'ascension de l'Everest commence toujours par un premier pas dans la plaine. Je te demande pardon.

Elle reprit le cahier. Sa voix tremblait un peu.

Chacun savait qu'un toit avec trois ou quatre planches ne suffisait à personne et que tout le monde avait droit à un logement correct. Il nous arrivait de parler des endroits où il ferait bon vivre et de tous ceux et celles qui avaient la chance de vivre dans de belles maisons confortables. Karen me dit qu'elle avait entendu parler d'une maison où les filles comme elle et sa sœur étaient accueillies, soutenues, formées, éduquées, une sorte de grande maison familiale où on les aidait à repartir d'un bon pied dans la vie. Si vraiment cette maison existe, ça serait tellement bien pour elles. Trouver un lieu humain et chaleureux où

l'on reconstruit les filles détruites : le rêve !
Je vais me renseigner.

Le cahier de Charles s'arrêtait brusquement là. Souvent, sans même marquer un temps d'arrêt, Jeanne reprenait sa lecture à haute voix depuis le début.

* * *

Quand un médecin vint annoncer à Jeanne qu'on avait retrouvé au fond d'une impasse les deux filles qui avaient apporté le passeport et le cahier à l'hôpital, toutes deux très faibles et à peine conscientes, celle-ci demanda comment on pouvait avoir la certitude qu'il s'agissait bien d'elles. On le lui confirma :

« Quand nous les avons trouvées dans la rue, la plus grande des deux n'arrêtait pas de répéter le nom de votre fils. On lui a posé quelques questions. Elle nous a expliqué de manière assez décousue qu'elle

avait travaillé avec Charles et d'autres personnes dans la montagne fumante. On n'en sait pas plus. Depuis, ni l'une ni l'autre n'a dit le moindre mot. Elles sont pratiquement aphasiques. C'est vraiment dommage. On pense qu'un contact avec des personnes qu'il connaît bien pourrait éveiller quelque chose chez votre fils. Il faut attendre qu'elles aient envie de parler. On va faire tout ce qu'il faut pour les aider. Elles sont hospitalisées ici ! Voici le numéro de leur chambre. N'hésitez pas à aller les voir. »

Jeanne voulait savoir comment Charles avait vécu dans la décharge avec ces deux gamines et ce qu'elles étaient réellement pour lui. Sans relâcher sa présence auprès de lui, elle allait de temps en temps voir Karen et sa sœur. Il lui fallait beaucoup de courage pour supporter cette double absence et ce double silence. Entre son fils dans le coma et les deux filles mutiques, elle ne perdit jamais courage. Elle se raccrochait à l'idée que le jour où Karen et Joy

parleraient, son fils se réveillerait. Mais surtout, depuis la première minute, elle avait la certitude que la vie de Charles dépendait de sa propre confiance. Sereine elle le sauverait, anxieuse elle le perdrait.

*

Karen avait quitté le bidonville, convaincue que si elle y restait sans Charles plus rien de bon ne pourrait lui arriver. Elle ne se sentait pas assez solide pour continuer ce qu'il avait commencé. Certains membres du groupe qui avaient décidé de poursuivre le travail en commun l'encourageaient à rester. Elle partit en leur souhaitant de réussir. Elle traîna Joy dans les rues en grappillant par-ci par-là de quoi manger. Elle mendia, tenta de faire quelques petits travaux, échappa à des agressions, refusa de se prostituer, erra et erra encore jusqu'au moment où découragée, affamée, épuisée elle serra sa sœur contre elle, se blottit dans une ruelle en se disant que, tout

compte fait, s'endormir toutes les deux dans la rue pour ne plus se réveiller serait bien plus doux que mourir étouffées sous un tas d'ordures.

À présent, elle repose à l'hôpital dans une grande chambre toute blanche. Allongée près de sa sœur sous un drap blanc, Karen a le sentiment que seuls sont visibles leurs deux visages qui émergent de cette blancheur homogène à la fois lourde et légère, compacte et fluide, solide et fragile. Elle éprouve une sorte de béatitude à vivre dans un lieu si paisible et harmonieux, un espace unifié et ordonné, image inversée de l'espace sordide et déstructuré dans lequel elle vivait jusque là. On la nourrit, on la soigne, on prend soin d'elle, on la visite, on lui parle. Pourtant, quand la porte s'ouvre et que quelqu'un entre, elle ne voit personne, n'entend personne, ne parle à personne. Quand des gens s'affairent auprès d'elle, elle ne perçoit d'eux, dans la blancheur où elle baigne, qu'une fluctuation légère, qu'on pourrait comparer à une

onde à la surface de l'eau ou au souffle insaisissable du vent. Le temps qui passe est lui aussi, blanc, lisse, plat, sans la moindre prise. Elle ne sait pas si elle est là depuis une minute, un jour ou un an, et se poser la question ne l'intéresse pas. D'ailleurs aucune question ne l'intéresse, même celle de savoir si elle est vivante ou morte. La seule chose qu'elle veut c'est que cet état d'euphorie intemporelle dure éternellement. C'est pour se protéger qu'elle ne parle pas. Elle a trop peur, en parlant, de faire voler l'harmonie en éclat et de retourner au chaos.

Un matin, à peine réveillée, Joy s'assied sur son lit et raconte à sa sœur le rêve qu'elle vient de faire.

« D'abord j'ai vu un trait violet dans le ciel et après juste à côté de lui un trait bleu, ensuite un vert, ensuite un jaune, et à la fin un orange et un rouge. Les traits de couleur se sont tous mis les uns à côté des autres ; ça a fait un arc-en-ciel avec la forme d'un caméléon tout coloré qui avait des yeux,

des pattes et même une queue en tortillon. Je ne me souviens plus si c'est l'arc-en-ciel qui était un caméléon ou le caméléon qui était un arc-en-ciel. Mais ça ne fait rien parce que c'était drôlement joli. »

Juste au moment où elle finissait son récit la porte s'ouvrit. Jeanne, radieuse, venait leur annoncer que Charles s'était réveillé.

Comme s'il s'agissait d'une information banale, Karen répondit :

« On se lève, *Tita*. On va le voir. »

C'était la première fois qu'elle parlait depuis quinze jours. Du tiroir de sa table de nuit, Joy sortit un caméléon en bois de dix centimètres de long environ, décoloré, fendillé, très sale et très délabré. Elle l'avait trouvé dans les débris d'Iloilo et ne s'en séparait jamais. Un instant plus tard, les deux sœurs se trouvaient auprès de Charles. Joy serrait d'une main la main de sa sœur et dans l'autre elle tenait le caméléon de bois.

Après sa guérison, Charles resta quelque temps aux Philippines avec sa mère. Ils découvrirent sans peine que la maison dont leur avait parlé Karen existait vraiment. On l'appelait la Maison des Caméléons ! Ils firent de nombreuses démarches auprès des services sociaux pour que Karen et Joy puissent y être acceptées. Un beau jour, accompagnés d'une assistante sociale, ils purent enfin installer Karen et Joy dans cette fameuse maison. On leur expliqua les raisons de ce nom.

« Nous voulons que les filles progressent comme les caméléons. Un caméléon s'adapte aux couleurs du monde qui l'entoure et progresse avec prudence. Même si de temps en temps il semble basculer à droite ou à gauche il retrouve vite son équilibre, continue d'avancer et jamais il ne tombe. »

Joy qui tenait dans sa main le caméléon

de bois que Charles avait restauré et repeint aux couleurs de l'arc-en-ciel de son rêve, demanda :

« C'est vrai ? La maison où on va, elle s'appelle la Maison des Caméléons ? »

Le caméléon trouvé, le caméléon rêvé, le caméléon réparé et repeint, le caméléon emblématique, toutes ces coïncidences troublaient Karen, d'autant qu'elle savait que cet animal ne vivait pas aux Philippines ! Charles voulait absolument lui éviter la moindre dérive ésotérique. Il refusait d'entendre dire, par exemple, que le hasard n'existait pas, qu'il y avait une providence, qu'il y avait un destin, que tout était écrit et autres balivernes du même genre. Il voulait lui parler *des chaînes de causalités non prédictibles* qui expliquent le hasard mais c'était tout de même un peu compliqué et il ne trouvait pas ses mots. Il fut sauvé par Joy qui ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche.

« Moi je suis contente de ramener le caméléon dans sa maison, dit-elle. Elle

ajouta : Et puis la maison, on la connaît déjà, Karen l'a vue plusieurs fois dans ses rêves, hein Karen ? »

Le mystère du hasard n'eut donc pas besoin d'être élucidé. Le caméléon rentrait chez lui et les filles chez elles, voilà tout. Ému par l'innocente spontanéité de la petite fille Charles se remémora la phrase de Vigny qui établissait un pont entre les aspirations et leur réalisation en disant qu'une vie réussie était un rêve d'enfant réalisé à l'âge mûr. Mais il se garda bien d'en parler. Il pensait que la beauté de la vie est le fruit des rêves d'enfants quand les enfants ignorent qu'ils rêvent ou du moins quand ils ne savent pas encore transformer leurs rêves en calcul.

Les deux filles furent accueillies par la directrice qui leur fit visiter l'établissement. Elle leur présentait au fur et à mesure toutes les personnes qui allaient s'occuper d'elles.

« Il y a ici neuf personnes pour s'occuper de cinquante filles, leur dit-elle. C'est

comme une grande famille. »

Pendant la visite, Joy mit le doigt sur une nouvelle coïncidence devant le jardin aux papillons. Elle s'écria :

« Regarde Karen, regarde, il y a plein de papillons ! Ceux de la décharge sont sûrement ici ! » Cette fois, Charles ne fut même pas tenté de chercher ses mots. Il se dit que, somme toute, ressentir et percevoir les choses avec son cœur était, dans certaines situations, bien plus important que raisonner. Karen vivait un conte de fée. Même dans ses rêves les plus fous elle n'avait jamais vu un endroit où on manifestait autant d'égards à des filles qui, jusque là, n'avaient connu que le mépris, les humiliations et la violence.

*

Charles et sa mère quittèrent les Philippines peu après, tout heureux de savoir les filles en de si bonnes mains et dans un lieu d'accueil si chaleureux. Karen et Joy étaient

en larmes. Charles leur jura qu'il reviendrait. Avant de partir, il donna un cahier à Karen en lui disant d'écrire tout ce qu'elle voulait, si elle en avait envie bien sûr :

« Tu m'as posé des tas de question sur la lecture et l'écriture. Je suis certain qu'écrire te plaira. Tu verras c'est aussi bon pour la tête que pour le cœur. Et puis, il est parfois plus facile d'écrire que de parler. »

Une année s'écoula.

Charles et sa mère revinrent pour les trois mois d'été. Ils logeaient à proximité de la Maison des Caméléons et ils y venaient assez souvent. Charles avait proposé d'animer bénévolement un atelier d'écriture auquel huit filles participaient, dont Karen bien sûr. Dès son retour Karen lui avait parlé du cahier.

« Je te le donnerai quand tu repartiras. Tu le liras chez toi. J'ai écrit dedans un peu ce que j'ai fait pendant cette année, un peu mais pas tout. Je n'ai pas mis énormément de mots parce que je n'en connais pas tant

que ça et puis avec Joy mettre de la vie dans notre vie ça nous prend pas mal de temps, tu sais... C'est plus important de mettre beaucoup de vie dans la vie que de mettre beaucoup de mots dans un cahier, non ? En tout cas à la Maison des Caméléons on nous apprend à faire les deux à la fois, les mots et la vie. Je n'oublierai jamais que sans toi et ta maman on n'aurait peut-être plus ni les mots ni la vie. »

Trois mois plus tard, ce fut de nouveau le moment du départ. Karen tout sourire, lui remit le cahier puis elle éclata en sanglots.

« Vous reviendrez ?

— Bien sûr qu'on reviendra, Karen ! »

Dès son installation dans l'avion, Charles ouvrit le cahier et commença sa lecture. Il lut ce qu'il savait déjà dans les grandes lignes. Ces quelques pages souvent malhabiles, mais toutes écrites avec sincérité, montraient que la jeune fille voulait tout autant penser sa vie que la vivre.

* * *

Le cahier de Karen

Troisième jour.

Charles et sa maman qui s'appelle Jeanne nous ont installées Joy et moi dans la Maison des Caméléons. Après, ils sont partis tous les deux. Charles m'a donné un cahier pour écrire. Avant de partir, il m'a dit, c'est en écrivant qu'on apprend à écrire, c'est en marchant qu'on trouve son chemin. Je n'ai pas tout compris mais il parlait autant pour me distraire de mon chagrin à cause de son départ que pour que je comprenne. On verra bien si le chemin et les mots je les trouve. Enfin... Plus tard je comprendrai peut-être, mais aujourd'hui, non. Je vais écrire sans trop chercher. Je ne sais pas comment Charles a su que j'aimerais bien écrire dans ce cahier mais c'est vrai, j'aime bien, même si ça me demande du temps.

Cinquième jour.

Moi je n'écris pas comme Charles écrit avec des phrases comme il faut, mais je veux quand même raconter ce que je fais et dire ce que j'ai sur le cœur.

La directrice m'a dit que chaque jour ici c'est comme une petite pierre pour nous reconstruire Joy et moi. Il y a le petit caillou qu'on bouge pour commencer à déplacer la montagne et la petite pierre qu'on pose pour commencer à reconstruire notre vie.

Charles est parti et ça me rend triste. Il m'a dit qu'il reviendrait, moi je dis, peut-être ou peut-être pas. Non je le crois, il reviendra, c'est un homme bon et franc. Heureusement qu'il y en a encore quelques uns sur cette terre parce que moi, tous les hommes que j'ai connus jeunes ou vieux c'est de la vermine tout juste bonne à jeter aux poubelles. Charles m'a dit, le mal il faut le dire pour qu'on puisse le voir, je me souviens du mot, il a dit *identifier*, il m'a dit,

après avoir *identifié* le mal c'est plus facile de le chasser pour faire de la place à ce qui est bien. Je ne dois pas oublier le mal qu'on a fait à ma sœur et à moi mais je ne dois pas non plus y penser tout le temps parce que se souvenir des mauvaises choses ça empêche de vivre les bonnes. Le plus important c'est vivre, pas se souvenir. Il faut à la fois ne pas oublier et ne pas se souvenir c'est quand même un peu compliqué dans ma tête tout ça.

Ici dans la Maison des Caméléons il y a plein de filles, des petites et des grandes et surtout des adultes qui nous aident à retrouver le goût de vivre. La directrice m'a dit, ici il y a des assistantes sociales, des animatrices, qui sont comme des mères et des grandes sœurs pour toi, plein de gens qui marchent avec toi mais pas une seule ne peut marcher à ta place. Bon, moi j'ai mis deux heures pour écrire ces quelques lignes. Maintenant il faut que j'aille voir où est Joy et ce qu'elle fait.

Huitième jour.

Ma sœur elle n'a échappé ni aux coups ni au viol. Je suis partie avec elle parce que ce que j'endurais je n'ai pas accepté qu'elle l'endure. Les autres ici ont toutes à peu près vécu ce que Joy et moi on a vécu. On se fait battre, violer, malmener, maltraiter jour et nuit, parfois on réussit à se sauver mais pas toujours, après on traîne dans les rues et après, ça dépend sur qui on tombe, soit des sales types et on ne s'en sort pas, soit c'est des gentils et on arrive ici dans la Maison des Caméléons ; des fois c'est un peu tard, on est dans un sale état. On n'a pas besoin de parler de nos histoires entre nous, on voit ce qui nous est arrivé en regardant les cicatrices qu'on a un peu partout sur le corps et dans notre tête : on a été frappées, brûlées, coupées, écorchées ; et puis, je ne sais pas trop comment le dire, dans les yeux de toutes les filles violées des fois par leur père et leurs frères, des fois par n'importe qui, il y a souvent un brouillard

noir, épais, poisseux comme la fumée des tas d'ordures qui se consomment et qui bouche le ciel du regard, c'est comme si le soleil de nos yeux avait disparu pour toujours. Mais dans le fond de nous on sait toutes que le soleil il reviendra. Il faut être patientes et courageuses c'est tout.

Neuvième nuit.

Mon père est debout à côté de mon lit. Il approche ses mains, avec plein de noir sous les ongles. Il est tout gris. Il est mort. C'est un cadavre. Des morts j'en ai vu plus d'un, mais couchés et tout recroquevillés, on dirait que la mort écrase les vivants, elle les tasse, les rapetisse, les ratatine, les écabouille. Lui, je suis certaine que c'est un vrai mort mais il est très grand, bien plus grand que vivant, tout droit et tout raide au-dessus de moi. Il est vraiment mort mais il va me faire du mal. Ses mains tordues et dégoûtantes vont me toucher. Je hurle. J'ai réveillé les autres filles de la

chambre. Une grande sœur est venue, elle s'appelle Ligaya. Je sanglote dans ses bras. Mes mots ont du mal à sortir. Mon père... Il est mort... Pire que vivant... Il est là... Ses mains... Il veut... Elle m'a dit, mais non, il n'y a personne, c'est un cauchemar. Je vais rester près de toi. Je te tiens la main jusqu'à ce que tu t'endormes, d'accord ?

Quinzième jour.

Je fais le cauchemar de mon père qui vient près de mon lit presque toutes les nuits depuis une semaine. Heureusement, Ligaya vient tout de suite quand je crie.

Une nuit j'ai fait un cauchemar encore bien pire. Il fait grand jour et mon père je le vois là en vrai en train de parler avec la directrice. J'ai la chair de poule sur tout le corps. Il va nous reprendre Joy et moi ! Non ! Ce n'est pas possible ! La directrice m'appelle. Je lui dis, je viens avec Joy, je vais la chercher. Nous voilà toutes les deux tremblantes, le cœur qui tape, je serre fort

la main de Joy, je me dis que c'est fini, que la tranquillité n'aura pas duré longtemps qu'on va repartir avec cet homme. Là, je me réveille. Ligaya me récupère effondrée et en larmes. Je ne peux pas m'arrêter de pleurer. Elle me dit, allez, cette fois viens on va voir la directrice, elle va te rassurer.

Je n'ai pas tout compris ce que la directrice de la Maison des Caméléons m'a dit mais je comprends quand même qu'il est impossible que mon père entre ici parce que la maison est surveillée jour et nuit par des gardes. Et puis il y a la loi. Et pour faire respecter la loi il y a la police ! C'est parce que la police a découvert ce que mon père et mes frères nous avaient fait à Joy et à moi que maintenant ils ne peuvent plus s'approcher de nous et qu'on ne risque plus rien ici. Elle ajoute en souriant qu'en plus il y a l'équipe de Caméléon, nos *Tito* et nos *Tita*, pour nous protéger. Bon, me voilà un peu plus tranquille. J'espère que je ne ferai plus de cauchemar.

La vie quotidienne.

Vivre dans une collectivité avec une cinquantaine de filles et une dizaine d'adultes, c'est bien et ce n'est pas bien. C'est bien parce qu'on est toujours soutenues. Ce n'est pas bien parce que, des fois, soutenues ça veut dire surveillées. Je sais, c'est pour notre bien mais j'aimerais être plus libre d'aller et venir où je veux. C'est bizarre, j'ai peur de mon père et de mes frères qui sont dehors et pourtant j'ai envie d'aller dehors. Tous les adultes qui s'occupent de nous ici disent qu'on a besoin de repères pour se retrouver, ils disent aussi assez souvent qu'on est là pour *se reconstruire* et que la reconstruction ça commence par les horaires. On se lève, on mange, on va à l'école, on revient, on remange, on s'amuse, on fait la prière, (de la prière j'en parlerai un autre jour) on fait nos devoirs, on s'amuse, on se couche, on dort, on se lève et ça recommence. Même si tout le monde est très gentil avec nous c'est un

peu pesant de bien faire toujours ce qu'il faut faire au moment où il faut le faire. Je rêve de plus en plus souvent de m'en aller pour faire ce que je veux, comme je veux, quand je veux. Faire le ménage, la vaisselle, la cuisine, les rangements, on ne peut pas dire que ça me dérange. Ce qui me dérange c'est de ne pas pouvoir sortir. Je suis quelquefois tentée de tout faire à l'envers rien que pour montrer que j'existe par moi-même. Et surtout, surtout, j'ai une envie folle d'aller courir dehors.

Le samedi et le dimanche on nous propose plein d'activités. On peut trouver quelque chose à faire dans le sport, dans l'art, dans des jeux. Il y a du cirque, de la danse, du dessin, des chants, de la musique. Moi c'est vrai, je reconnais, à part lire et écrire, il n'y a rien qui me passionne vraiment. Par exemple, j'admire tout ce que les filles peuvent faire au cirque mais je ne me sens pas capable d'essayer. Joy au contraire elle y passe tout son temps au cirque, il paraît qu'elle est très douée. Sa spécialité c'est

de faire le clown et je peux dire qu'elle réussit bien parce qu'elle fait rire tout le monde. Elle s'est fait des tas de copines, elle est heureuse comme tout, si heureuse que je ne la vois presque plus. Moi j'aime bien rire mais elle, c'est simple, elle rit tout le temps, ça fait plaisir à voir. Au début ça me faisait de la peine qu'on s'éloigne l'une de l'autre et puis je me suis dit, après tout c'est du souci en moins. Elle va s'en sortir sans moi et c'est tant mieux pour elle. Je crois qu'elle n'a plus trop envie qu'on s'occupe d'elle pas plus que je n'ai envie qu'on s'occupe de moi.

La prière.

Ah oui ! Ça fait un moment que je veux parler de la prière dans ce cahier. C'est pour aujourd'hui. C'est à cause de Charles. Il m'a dit, croire en Dieu ou ne pas y croire ça ne se discute pas. Si prier Dieu te fait du bien, vas-y, prie tant que tu veux.

Il m'a dit ça d'un drôle d'air. Alors je lui

ai demandé :

« Et toi tu pries ?

— Non, jamais !

— Pourquoi ?

— Parce que je crois que Dieu n'existe pas. »

Entendre ça, ça m'a fait des frissons tout froids. Ce n'est pas possible de ne pas croire en Dieu et de ne pas prier. C'est monstrueux. Comment dire ? C'est comme s'il m'avait dit qu'il était d'une autre espèce que moi et qu'on ne pouvait plus se parler. Après, il m'a expliqué que ça ne changeait rien entre nous, que ça ne le gênait pas que je prie et que moi ça ne devait pas me gêner qu'il ne prie pas. Il m'a dit, je n'ai pas besoin de Dieu pour vous aimer et pour vous aider ta sœur et toi. Un croyant célèbre a dit que *peu de savoir éloigne de Dieu et que beaucoup en rapproche*, moi je pense juste l'inverse : *plus on en sait et moins on croit*. Il a ajouté, avec ou sans Dieu, tout être humain doit avoir une morale, faire le bien, respecter les autres, les aimer, les aider et tout ça.

J'ai été un peu rassurée, mais quand même... Je ne sais pas comment il fait sans la prière. En tout cas sa vie sans Dieu ça a l'air de bien marcher. Il doit y avoir quelque chose d'autre, un secret, je ne sais pas quoi, pour qu'il s'occupe si bien de Joy et de moi et de tout le monde en général. Il faudra qu'il m'explique ça un jour.

Parrain et marraine.

Charles et sa maman nous envoient des lettres de temps en temps. Je les lis à Joy qui ne sait pas encore très bien lire, peut-être aussi qu'elle est un peu paresseuse. Charles est professeur de français dans une grande université où il y a des milliers d'étudiants. Quand Joy et moi on a été accueillies dans la Maison des Caméléons sa maman et lui ont décidé de devenir notre parrain et notre marraine. Les parrains et les marraines donnent de l'argent pour qu'on puisse vivre ici et aller à l'école. En plus, ils nous écrivent et nous envoient de temps en

temps des colis un peu comme si on était leurs enfants lointains. C'est quand même bien de les avoir rencontrés. Je me dis qu'on a de la chance même si on pleure chaque fois qu'ils s'en vont. Au début, la maman de Charles je ne l'aimais pas beaucoup, elle ne souriait presque pas et ne riait jamais. Moi, même s'il m'arrive d'être triste, rire et sourire j'aime bien ça et ça me gêne que les autres n'aiment pas. Mais aujourd'hui je sens du sourire dans ses lettres et ça va mieux entre elle et moi. Chaque fois que je reçois des lettres ça me fait un bien fou et en plus j'apprends toujours des mots nouveaux. La France c'est très très loin. Heureusement qu'il y a les avions pour transporter le courrier. On peut être parrain ou marraine sans avoir beaucoup de sous il suffit d'avoir beaucoup de cœur. Les parrains et les marraines sont des gens qui veulent nous aider à nous en sortir. Et pour qu'on puisse s'en sortir il nous faut de l'instruction et surtout de *l'éducation*. Et *l'éducation* ça manque beaucoup partout dans le

monde et aussi aux Philippines bien sûr. Avec *l'éducation* le monde irait beaucoup mieux. Voilà ce que Charles m'a écrit à propos de l'école.

« Aller à l'école pour apprendre et comprendre est un droit pour tous les enfants. Tu sais bien que ce droit n'est pas respecté partout. Toi, à l'école, tu as la chance de pouvoir y aller tous les jours. Alors ne laisse pas passer cette chance. Moi, je crois que tu as la possibilité de faire de belles études. Si tu décides de ne plus aller à l'école demande-toi simplement pourquoi tu arrêtes ; personne ne pourra répondre à ta place. »

Les grandes sœurs.

À la Maison des Caméléons, l'éducation ça ne manque pas. On est toutes là pour connaître et comprendre des choses et aussi apprendre à vivre ensemble, c'est ça l'éducation.

Je vous ai parlé de Ligaya. Ligaya je l'aime bien. Elle s'occupe de nous. Elle m'a

raconté qu'au début de son séjour ici elle n'aimait personne, ne regardait personne, ne voulait parler à personne, elle en voulait à la terre entière et elle sortait les griffes dès qu'on l'approchait d'un peu trop près. On disait même que c'était un chat sauvage qu'on n'arriverait jamais à apprivoiser. Et puis il y a eu quelque chose qui fait que maintenant elle s'intéresse aux autres. Elle m'a dit, c'est comme un déclic, tu verras toi aussi un jour tu l'auras le déclic. Elle s'occupe vraiment bien de Joy et de moi. Elle est comme une grande sœur pour nous. Elle est tout le temps là quand on a besoin d'elle. Elle me dit, je pars l'année prochaine je veux devenir maîtresse d'école, tu te rends compte ? Moi qui ne voulais parler à personne... Elle va s'en aller. La Maison des Caméléons c'est juste un passage pour aller vivre ailleurs. Comment dire ? Il faut s'appuyer sur tous ceux qui s'occupent de nous ici mais pas trop, je veux dire il faut devenir fortes grâce à eux mais après il faut devenir fortes sans eux. Voilà.

Des hauts et des bas.

Vivre dans la Maison des Caméléons est de moins en moins facile pour moi. Au début c'était comme le paradis après l'enfer. Je croyais que tout irait bien tout le temps. Maintenant je vois qu'il y a des hauts et des bas. Il y a des jours où j'aime bien tout le monde et il y a des jours où je ne supporte personne. Il y a des jours où je suis contente d'avoir un refuge ici et des jours où j'ai envie de courir dehors au milieu des dangers. Il y a des jours où j'adore l'école et de jours où je la déteste. C'est curieux de penser comme ça mais je n'y peux rien, je pense vraiment comme ça.

J'ai envie de vivre libre.

Même si ça me fait de la peine de l'avouer, je crois que ma vie n'est pas dans cette maison ni sur les bancs d'une école. C'est terrible de vivre *écartelée*. J'ai appris le

mot *écartelé* justement parce que d'un côté je suis bien ici et de l'autre je voudrais être ailleurs. D'un côté je suis contente et tellement fière de m'instruire et de m'éduquer et de l'autre je trouve ça trop difficile. Comme je ne suis pas très douée à part un peu pour la lecture et l'écriture, je dois faire beaucoup d'efforts pour apprendre et vraiment c'est dur. J'ai envie d'arrêter l'école pour travailler, gagner de l'argent et vivre indépendante. Je m'en sens capable. Dire que j'avais tant rêvé de cette maison protectrice au milieu de la verdure et des arbres et voilà maintenant que je veux la quitter au risque de retrouver dehors les mêmes problèmes qu'avant. Eh oui, j'en suis là !

C'est comme si mes deux envies allaient sur deux chemins séparés, pas loin peut-être, mais séparés.

Ronel.

Comme j'avais de plus en plus envie de

respirer l'air de l'extérieur, j'ai cherché à revoir mon copain Ronel. Il a deux ans de plus que moi à peu près. Il a toujours été gentil avec moi. Même s'il y a longtemps que je ne l'ai pas revu je me souviens parfaitement de lui parce qu'avec lui je me sentais bien. J'avais confiance en lui. Ronel, je voudrais bien le revoir... Et je l'ai revu ! Ça n'a pas été facile parce qu'il a fallu que je me sauve de l'école en cachette. Il a changé. Ce n'est plus un enfant, il parle comme un adulte. Il m'a dit que j'étais belle. Il m'a proposé de venir le voir la nuit pour qu'on ait plus de temps à nous, c'est impossible parce que la maison est trop bien surveillée et j'ai une peur bleue des sorcières qui rôdent dans l'obscurité, dans les champs de canne à sucre et un peu partout.

À l'école mes résultats sont carrément mauvais, je me dis que ça ne sert à rien de rester là, même si on nous dit tous les jours qu'on nous aide à nous *reconstruire*, mais moi j'ai juste commencé à poser deux trois

pierres, et ma maison j'ai l'impression qu'elle n'ira jamais bien haut, elle sera minuscule ma maison. Je veux retourner à Iloilo pour gagner de l'argent. Et c'est d'argent dont Ronel me parle. Il me dit, tu verras on va en gagner beaucoup, je te protégerai, on vivra ensemble, on manquera de rien, on sera bien. Sa voix me fait du bien. Il me regarde avec ses beaux yeux. Il me dit que je suis la femme de sa vie et moi je suis tombée amoureuse. Quand il m'a demandé de venir vivre avec lui, je ne lui ai répondu ni oui ni non, je lui ai répondu que je verrais. Je me suis laissé caresser par ses mains et on a fait l'amour. Je ne savais pas que c'était si bien comme ça de faire l'amour quand on en a envie tous les deux. Je ne sais pas ce que je dois faire. Partir ? Rester ? Rester ? Partir ? Je le répète : je suis *écartelée*. Il y a deux voix en moi. Une voix qui me pose des questions. Qu'est ce qui va se passer si Charles revient et que tu n'es pas là ? Si Joy a des problèmes ? Si dehors tu rencontres ton père et tes frères ? Si avec

Ronel vous ne vous en sortez pas ? Une autre voix donne les réponses. Ton Charles ce n'est qu'un étranger, il ne reviendra jamais. Joy s'en sortira sans toi et toi tu t'en sortiras sans elle. Si tu te trouves face à ton père et tes frères Ronel te protégera. Ronel est amoureux de toi, il est fort, il est courageux, avec lui ça sera la belle vie !

Je me suis enfuie. J'ai quitté l'école et je ne suis pas revenue. Je suis allée tout droit chez Ronel. Il a été très doux avec moi, encore plus qu'avant. Il m'a dit, d'abord tu vas te reposer et après on verra pour le travail. Je suis restée comme ça quelques jours sans rien faire et sans même sortir de la maison. Ronel était plein d'attentions pour moi. C'était la vie dont je rêvais.

Une nuit il m'a réveillée assez brusquement, brutalement presque. Il m'a dit, bon maintenant tu t'es assez reposée, tu vas te mettre au boulot et rapporter de l'argent. Viens tout de suite ! Je t'emmène chez un homme qui t'attend. Là, ma vie a défilé devant moi à toute vitesse. Il paraît que ça fait

ça quand on sait qu'on va mourir. Moi ça m'a fait ça au moment où j'ai su que je devais me prostituer. J'étais vraiment une imbécile de n'avoir pas compris plus tôt que mon copain quand il disait, on va gagner de l'argent, il disait, tu vas faire la pute pour gagner de l'argent ! J'ai revu mon père et mes frères qui se jetaient sur nous et qui nous frappaient ma sœur et moi, j'ai vu la montagne fumante, la rue où on mourait de faim, et puis Charles, sa maman, les filles, les *tito* et les *tita* de la Maison des Caméléons, tous ces visages tournés vers Joy et moi, tous ces sourires rien que pour nous... Je lui ai dit, laisse-moi deux secondes, je finis de me réveiller, je m'habille et je te rejoins.

Je m'évade.

Il est sorti par la porte et moi j'ai sauté par la fenêtre. C'était la nuit ! J'étais morte de peur ! Entre deux horreurs je devais choisir ! Et là, je vous jure, je n'ai pas eu le

temps d'être *écartelée* ! Je suis partie à toute vitesse sans me retourner. Cette fois je savais où j'allais.

J'ai couru.

Ronel allait s'apercevoir très vite que j'étais partie. Il allait devenir fou furieux et se lancer tout de suite à ma poursuite, j'en étais sûre. Lui aussi il savait où j'allais. Je cours vite mais il court plus vite que moi. Quand je l'ai entendu pas très loin derrière, il ne me voyait pas encore à cause de la nuit noire, j'ai pensé, je n'y arriverai pas, c'est fichu, tout ça pour rien ! J'ai eu de la chance. J'ai trouvé une fissure dans le mur que je longeais, à peine de quoi laisser passer une souris. Je me suis contorsionnée et j'ai réussi à me faufiler de l'autre côté. J'étais tout écorchée mais Ronel avait perdu ma trace. Je l'ai entendu passer tout près puis s'éloigner. Pourtant, ce n'était pas fini, je n'étais pas sauvée. Je savais bien que Ronel allait se cacher quelque part sur le chemin de la Maison des Caméléons. Si je continuais tout droit il me sauterait dessus.

C'est pour ça que je suis partie dans la direction opposée en me disant, je vais faire un grand détour, comme ça il ne saura plus où je suis. Tout à coup j'ai repensé aux sorcières. Et la peur est venue. J'étais paralysée. Mais que faire quand on est seule devant sa peur ? Eh bien, je me suis dit, c'est la peur ou moi ! J'ai ramassé un bout de bambou d'un mètre à peine et je l'ai serré dans ma main pour faire peur à la peur. Avec mon bâton, j'étais prête à affronter toutes les sorcières des Philippines.

Le matin, quand il a fait jour, j'avais tellement fait des détours et des détours que j'étais complètement perdue. Je n'étais plus au milieu de la ville c'était sûr, mais je n'étais pas dans la campagne non plus. J'ai demandé mon chemin, il faut toujours se méfier quand on fait ça parce que des sales gens peuvent toujours vous envoyer dans un piège. J'ai interrogé plusieurs personnes différentes pour être bien sûre. Et je suis repartie. J'ai marché un peu au hasard toute la journée sans rien manger, en buvant

juste un peu d'eau par-ci par-là. Quand enfin je suis arrivée devant la Maison des Caméléons c'était le soir et il faisait de nouveau nuit. Soulagée, je me dirigeais vers l'entrée quand Ronel qui m'attendait dans le noir s'est jeté sur moi avec un poignard. J'ai fait un bon de côté et j'ai pu lui échapper. J'ai hurlé de toutes mes forces en espérant qu'il y aurait quelqu'un pas trop loin. Un gardien est arrivé presque tout de suite. Malheureusement, Ronel avait réussi à m'attraper. Il me serrait contre lui avec la pointe du couteau sur le ventre. Plus je me débattais et plus le poignard rentrait. Il grognait :

« Tu vas revenir avec moi. Si tu bouges, je te crève ! »

J'ai pensé, si je continue de gigoter je suis morte. Après, je ne me souviens plus de rien.

Mon retour à la Maison des Caméléons.

Je me suis réveillée dans l'infirmierie de

la Maison des Caméléons. Ligaya et Joy sont assises à côté de moi. J'ai un gros pansement sur le ventre, ça ne fait pas mal, pour l'instant. Ligaya dit, ah quand même elle se réveille ! Tu as dormi presque un jour entier. On t'a fait une couture avec douze points de suture et tu auras une jolie cicatrice de dix centimètres juste sous le nombril. Avec ça on est sûrs de te reconnaître ! Ce n'est pas profond mais il aurait pu te tuer.

Après, elle m'explique que, malgré le gardien qui le menaçait, Ronel ne voulait pas me lâcher. D'autres personnes étaient sorties pour voir ce qui se passait mais personne n'osait bouger. Pendant que le premier garde palabrait avec Ronel, un autre s'est glissé par derrière sans se faire voir ni entendre. Il avait quelque chose à la main, on ne voyait pas bien ce que c'était. Tout le monde a vite compris ! Arrivé derrière Ronel il lui a mis deux grands coups de pelle sur la tête ! Le bruit de la pelle sur le crâne ça a fait comme deux coups de gong ! Ton

gentil copain il est tombé assommé. C'était fini.

Et voilà que Joy se met à mimer la scène en faisant le clown et en jouant tous les personnages à la fois... Karen et Ronel qui courent l'un derrière l'autre... Ronel qui la coince avec son couteau... Le garde qui avance par devant... Le garde qui se faufile par derrière... Les deux coups de pelle... Ligaya éclate de rire. Moi je ne peux pas, parce que ça tire sur ma blessure, ça me fait mal. J'ai demandé à Ligaya : « Est-ce que tu crois que la directrice va vouloir me garder après ça ? »

— Tu verras avec elle. Elle m'a dit de la prévenir quand tu te réveillerais. »

La directrice me dit :

« Tu es revenue... C'est bien ! Tu t'es enfuie parce que tu as eu peur des efforts à faire pour préparer ton vrai départ. Tu as raison d'avoir peur. Nous, on est là pour t'aider à surmonter ta peur. Tu peux compter sur nous comme nous on compte sur toi. Si tu flanches ça ne marchera pas. On a

confiance : on sait que tu ne flancheras plus ! »

J'ai essayé de sourire mais j'avais plutôt envie de pleurer. Je l'ai regardée tout heureuse qu'elle soit si gentille avec moi, qu'elle me parle, qu'elle me regarde, qu'elle me garde. J'aurais voulu qu'elle me prenne dans ses bras mais je n'osais rien demander. Elle m'a embrassé sans que j'aie eu besoin de dire quoi que ce soit. Je me suis souvenue que le premier jour elle nous avait dit, *ici c'est une famille*.

Je savais maintenant, plus que jamais, ce que cela voulait dire.

Ensuite tout le monde est parti, sauf Joy qui a voulu me tenir compagnie. Je n'ai pas été très correcte avec elle, je me suis assoupie presque tout de suite. Quand je me suis réveillée elle était toujours là qui me regardait. Elle était debout à contre-jour le dos à la fenêtre. La lumière qui arrivait par derrière l'entourait d'un halo qui formait comme de grandes ailes multicolores autour d'elle. Je lui ai dit :

« Ça y est, je sais ce que sont devenus les deux papillons qui sont sortis des chrysalides de la décharge ! »

Joy s'est penchée sur le lit pour envelopper de ses ailes diaphanes le papillon blessé qui s'y était posé.

* * *

*

Dix ans plus tard Karen, qui commençait à se faire un nom dans le milieu littéraire, fit paraître son histoire en y intégrant le cahier de Charles et son propre cahier.

À la fin de son livre elle avait écrit cette sorte d'épilogue :

Ayant abandonné leurs habits de chrysalides grises et revêtu leurs parures irisées de fleurs aériennes, les papillons s'envolent au-dessus des sommets noirs d'un monde sans amour ; comme ils ne voient nulle aube lumineuse où se poser, longtemps ils errent au risque de tomber

épuisés et, avant même de toucher le sol, de se faire dévorer par les plantes vénéneuses aux aguets dans la nuit. Enfin, le jour se lève, éclairant les paumes douces des mains accueillantes qui leur offrent l'hospitalité. Après avoir quitté les cieux obscurs pour la lumière des jardins bleus, tous les fragiles papillons qu'on nomme aussi les filles caméléons savent que ceux et celles qui les reçoivent dans leurs mains ouvertes, en les sauvant sauvent le monde.

* * *

*

L'Association Caméléon

L'Association Caméléon a été créée en 1997 par Laurence Ligier sur l'île de Panay aux Philippines, afin de combattre le cercle infernal de la maltraitance et permettre aux enfants de grandir dans un environnement chaleureux et sécurisant. Grâce au soutien d'adultes bienveillants, des petites et jeunes filles âgées de 5 à 17 ans sont accueillies dans des Maisons Caméléon.

Pour en savoir plus et soutenir l'Association Caméléon, présente en France, au Luxembourg en Suisse et aux Philippines :

www.cameleon-association.org
Association Caméléon France
51 rue Daguerre 75014 Paris
+33(0)1 43 22 35 92

*

Du même auteur

Aux éditions Livres du Monde

Le Promeneur des Aravis. Récits vagabonds.

Les Pingouins de Sinandaz. Nouvelle.

Voyage d'automne au Japon. Récit.

Le Tour de la prison, dans Collectif, *Le Sourire d'Addis et autres étapes sur les routes du monde*, 2019.

Autres publications : voir le site de l'auteur

<https://bogeygeorges.wixsite.com/website>

L'auteur remercie Laurence Ligier pour ses conseils avisés.

L'éditeur remercie Jacqueline Bogey (illustration), Ghislaine Veyrat-Durebex (relecture) et Christel Sidarous (maquette de couverture).

Les droits d'auteur et une partie des bénéfices de la vente de ce livre sont reversés à l'Association Caméléon.

Éditions Livres du Monde

Annecy (France)

Fichier mis à jour le 03/12/2021

© Éditions Livres du Monde 2021

Tous droits réservés.

www.livresdumonde.fr

Le livre imprimé :

Dépôt légal : septembre 2012

ISBN : 978-2-919117-10-9

© Éditions Livres du Monde

www.livresdumonde.net

Tous droits réservés.

* * *

*